

LUCIUS DANS LES *MÉMOIRES D'HADRIEN* : DU NOM AU PERSONNAGE.

Étude d'onomastique romanesque

par Marc-Jean FILAIRE (Montpellier)

Dans l'ombre de toute œuvre de fiction se cachent des personnages secondaires auquel le lecteur n'accorde souvent que peu d'attention. Dans les *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar fait défiler une considérable quantité de visages que le lecteur non attentif a du mal à retenir lors de la première lecture. L'érudition de l'auteur rassemble en quelques centaines de pages tous les acteurs politiques de l'empire romain à son apogée, ainsi que nombre d'artistes et d'écrivains dont fut si riche l'ère gréco-latine. Autant de noms où se mêlent en un cortège dionysiaque les sombres sénateurs et les joyeux favoris, les courtisanes éphémères et les froides matrones, les embaumeurs égyptiens et les hiérophantes grecs, les philosophes de salon et les soldats fanatiques. Parmi ces noms, il en est un qui pourrait retenir l'attention du lecteur, alors même qu'il n'a pas retenu celle de l'historien : Lucius. Cet homme a laissé peu de traces dans l'Histoire, alors qu'il aurait pu être à la tête de l'Empire, si la vie lui en avait accordé le temps. En effet, avant l'adoption d'Antonin, il avait été choisi par l'empereur pour lui succéder. Sa mort prématurée l'a écarté de la pourpre et, par là même, de la mémoire des hommes¹. Marguerite Yourcenar s'est saisie de ce personnage et lui a donné corps à côté d'Hadrien. À partir du seul nom, l'auteur a recomposé, dans le vide même de l'Histoire, un être complet, doté d'un physique et d'une psychologie propres. Cependant, une telle innovation littéraire, pour ne pas trahir l'esprit d'une époque, ne peut guère ne pas s'appuyer sur un bagage culturel. Nous ne reviendrons pas ici sur les connaissances historiques, artistiques et politiques de Marguerite Yourcenar – on sait le travail titanesque de recherche auquel s'adonnait l'écrivain avant d'entreprendre chacun de ses écrits – mais nous voudrions montrer que le choix du lexique dans les *Mémoires d'Hadrien* repose sur une connaissance précise de la sémantique latine principalement, mais aussi grecque dans une moindre mesure.

¹ Les principales sources historiques sur Lucius sont la *Vita Hadriani* et la *Vita Aelii*.

L'analyse étymologique des termes qui entourent le personnage de Lucius nous permettra ainsi de montrer comment l'auteur constitue un réseau serré de champs lexicaux et sémantiques interdépendants, propres à créer une unité psychologique. L'axe principal de l'analyse sera l'antithèse éclat/ombre qui crée la tension fondamentale du personnage, au moyen de références constantes à chacun des deux domaines.

Un être brillant

De l'étymologie au lexique de l'éclat

C'est par le nom de Lucius qu'il convient d'entrer dans l'analyse du personnage. Marguerite Yourcenar n'avait elle-même guère de renseignements sur l'homme, si ce n'est qu'il eut une vie brève ancrée dans tous les plaisirs que Rome pouvait offrir aux jeunes patriciens du début de l'ère chrétienne. Il lui fallut donc utiliser le peu de matière à sa disposition pour combler le vide des textes historiques. Heureusement, les prénoms d'origine latine sont souvent porteurs d'une signification première, que le temps édulcore sans pour autant en rompre le lien avec la valeur originelle. *Lucius* appartient à la famille lexicale de *lux* qui a connu une forte extension en latin (*lux*, *lumen*, *luna*, *lustrare*, *luculentus*, etc.). Plus particulièrement, le radical *lu-c-* / *luç-*, que l'on retrouve dans tous ces dérivés, signifie « éclairer, être lumineux »². Le nom *Lucius* peut être considéré comme un dérivé formé sur le radical *luc-* au moyen du suffixe secondaire *-iu-*, qui sert, entre autres, à former des adjectifs sur une base nominale ; il est très utilisé dans l'onomastique. On peut ainsi proposer comme signification au prénom de *Lucius* : « celui qui est investi de lumière », « lumineux ». Marguerite Yourcenar n'a pas pu ignorer cette probable étymologie, en latiniste avertie, et elle-même a cherché à la réactiver discrètement en doublant le sens propre du sens figuré.

Dès la première apparition du jeune homme dans les *Mémoires*, la description de son corps apparaît comme le garant de l'étymologie. L'adolescent séduit le futur empereur par un physique assimilé à « l'albâtre d'un teint pâle et rose » (369)³. La métaphore du marbre fait de tout l'être de *Lucius* une incarnation diffusant la lumière annoncée par son prénom. Quant aux termes *teint* et *rose*, ils évoquent la couleur et fortifient l'image d'un être de lumière. Néanmoins, cette fusion de l'humain et du minéral n'est que la première étape d'une

² A. ERNOUT, A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1994 [première édition, 1932].

³ Les références se rapportent à l'édition de Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991 [première édition, 1982].

métaphore filée sur l'ensemble de l'œuvre, qui tend à faire de Lucius un homme-joyau dont l'éclat séduit l'observateur. Cette image de Lucius est étayée par le lexique récurrent du bijou, dans la mesure où le favori de l'empereur aime à se parer de clinquants ornements. Ceux-ci semblent se fondre avec l'homme qui les porte et lui donner encore plus d'éclat : « ces longs doigts chargés de bagues » (493). On ne sera donc pas étonné d'apprendre que le jeune homme est blond. Cependant, c'est le jeu des métaphores qui donne au langage son pouvoir d'évocation en même temps qu'il lui permet de se déployer dans toute son ampleur. C'est parce que Lucius est étymologiquement l'homme-lumière qu'il peut, par glissement, devenir l'homme-joyau et favoriser l'apparition de périphrases telles que « le prince d'ivoire et d'or » (493). Ainsi, rien n'empêche d'aboutir à des comparaisons sur le modèle de celle-ci : « il avait dilapidé ses années comme un prodigue jette des pièces d'or » (493), où la formule n'a rien d'insolite dans la mesure où elle est intégrée à un réseau plus large d'images. Progressivement se constitue un tissu métaphorique à partir d'images sans grande originalité, mais dont la signification est réactivée par l'étymologie.

Quant au sens figuré que l'on peut supposer au nom *Lucius*, « brillant, captivant », il est également présent dans le texte. Il confirme l'idée que le caractère choisi par l'auteur pour donner une existence au prénom est motivé par la volonté d'une cohérence linguistique. Les différentes évocations du jeune homme le présentent comme un être cultivé, à l'esprit vif, qui aime être vu, remarqué pour son extravagance dans les milieux aristocratiques comme au cœur du *vulgum pecus* : « il traînait partout son lit, dont il avait lui-même dessiné le modèle, quatre matelas bourrés de quatre espèces particulières d'aromates, sur lequel il couchait entouré de ses jeunes maîtresses comme d'autant de coussins » (434)⁴. Le prénom du personnage n'est donc pas un simple attribut, au même titre qu'un personnage de roman qui aurait besoin d'être désigné, *Lucius est* son nom, il lui donne une existence, une corporéité. Le paradoxe est qu'historiquement le nom préexiste au personnage littéraire. Cependant, l'écrivain fait en sorte que le mot engendre sa propre signification, laquelle trouve son écho dans un champ sémantique arborescent qui justifie le caractère choisi pour le personnage. Ainsi, on comprend pourquoi les conversations de Lucius sont définies par Hadrien comme « éblouissantes »⁵ : par métonymie, c'est le discours

⁴ Voir R. POIGNAULT, *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Bruxelles, coll. Latomus, 1995, p. 852 sq.

⁵ Les deux occurrences sont : « Sa conversation était éblouissante » (p. 486) et « une de ces conversations éblouissantes d'autrefois » (p. 493).

du patricien qui se charge des caractéristiques lumineuses de l'homme, mais aussi ses actions : « [Lucius] se tira même *brillamment* d'une série de combats de cavalerie »⁶ (492). Dans cette phrase, ce n'est plus le corps, ce sont les actes du favori qui se parent d'une aura lumineuse : du corps, le vocabulaire en est venu à définir le caractère du jeune homme. La métonymie joue un rôle fondamental dans la composition du champ sémantique. Ainsi, Lucius est « brillant » à la fois physiquement et intellectuellement, ce qui est rappelé au cœur même de la maladie : « Mais ses yeux avaient gardé leur dur feu de pierre précieuse » (492). Cette dernière occurrence offre une synthèse de ce qui a été dit précédemment dans la mesure où ce qui est considéré comme le médiateur de l'âme, l'œil, a effectivement une brillance digne d'un joyau, mais révèle de façon figurée que le caractère du personnage est lui aussi défini par la vivacité, qui est le feu de l'esprit.

Cependant, l'éclat du regard de Lucius ne peut être réduit à sa seule brillance, il est le signe également de la sagacité du jeune patricien. En effet, le rayon de lumière qui jaillit de l'œil du blond favori est aussi une arme pénétrante, qui fait du jeune homme un être d'une grande finesse intellectuelle : « Lucius, qui jugeait des affaires publiques avec une perspicacité surprenante, n'avait pourtant aucune influence politique » (435). Il n'est pas innocent de la part de l'écrivain d'avoir choisi le terme de *perspicacité* plutôt qu'un autre pour définir la clarté d'esprit du personnage. En effet, le mot est un emprunt au latin *perspicax* qui signifie « clairvoyant » et qui est un dérivé de *perspicere* « regarder attentivement », « voir clairement », d'où on peut conclure que le regard de Lucius est non seulement *éclairant* pour ceux qui le voient, mais également pour le personnage même. C'est dans l'échange lumineux d'un simple regard que Lucius perçoit le monde et que les autres accèdent à lui. Mais si voir est pour Lucius un moyen de savoir, il est encore trop tôt pour dire si c'est également un moyen de connaître les profondeurs psychologiques du jeune débauché. Nous y reviendrons.

Ainsi, le simple nom de *Lucius* est pour Marguerite Yourcenar une mine presque intarissable de significations potentielles, qu'elle exploite afin de donner à voir un personnage sans pour autant s'astreindre à l'exercice du portrait. Si le lecteur croit n'avoir affaire qu'à un personnage de peu d'intérêt, il se trompe ; Lucius appartient à la liste des personnes qui ont compté dans la vie d'Hadrien. Cependant, une attention accrue est nécessaire pour le percevoir. De plus, c'est l'analyse étymologique qui nous dévoile l'unité cachée du

⁶ Nous soulignons.

personnage : l'essentiel de son épaisseur psychologique est contenu dans son seul prénom, lequel engendre un réseau sémantique par glissement métaphorique et métonymique.

Une flamme légère

Cependant, pour ne pas risquer la caricature, il ne faut pas être trop rapide à tirer des conclusions sur le statut psychologique que Marguerite Yourcenar a voulu donner à Lucius. Dire que le jeune homme est un être brillant est incomplet, c'est encore le réseau métaphorique qui nous l'apprend. En effet, il faut, pour être plus nuancé, revenir sur une occurrence déjà rencontrée : « ses yeux avaient gardé leur dur feu de pierre précieuse », dans laquelle le mot *feu* a son importance. Tout d'abord, on ne peut nier que le terme de *feu* s'inscrit, indiscutablement, dans la chaîne sémantique de la lumière, le choix de ce terme n'est donc pas inconséquent, car ce mot véhicule une nouvelle image qui modalise celle de l'éclat étudiée jusqu'alors. Il faut comprendre que le feu qui brille dans le regard de Lucius est la force vitale qui anime tout son être. Néanmoins, cette flamme est *légère* : « une flamme légère le soutenait » (491), et n'empêchera pas un mauvais souffle de l'emporter. Cette légèreté, comme la luminosité, caractérise Lucius aux sens propre et figuré. En effet, le jeune homme est décrit comme un homme mince (« ses doigts minces » (438)) jusqu'à la maigreur morbide (« Sa figure hagarde semblait plus maigre encore sous la mousse de barbe » (492)), sa légèreté est donc d'abord physique, mais elle est également une caractéristique morale dans les expressions « esprit rapide et léger » (487), « caractère sec et léger » (493) ; il faut alors appréhender le terme dans le sens « qui a peu de sérieux, qui est futile » voire « capricieux, inconstant, frivole ». De plus, Marguerite Yourcenar joue avec le sens premier « qui pèse peu » jusqu'à l'ironie macabre, puisque le patricien est emporté encore jeune par un souffle : c'est « un vent humide [qui] soufflait de la mer grise » (493) qui terrasse le faible Aelius Caesar. « La mort ne fut qu'un étourdissement pour cet être léger » (494). Mais le jeu sémantique de l'auteur ne s'arrête pas là, les mots sont une source sans fin. Si Lucius décède à cause d'un « vent humide », c'est parce qu'une flamme le soutient et qu'une flamme ne peut résister à l'eau, laquelle est annoncée par le mot *humide*. C'est par un retour à l'opposition des éléments fondamentaux que Marguerite Yourcenar donne à comprendre son jeu avec le langage. Lucius est assimilé à une flamme, ce qui est, par opposition à l'humide, le symbole même du sec qui est une caractéristique récurrente du personnage : « sa sécheresse un peu cassante ne le desservait pas » (492). Encore une fois l'auteur s'amuse avec la polysémie d'un terme et décuple les significations en

employant effectivement les sens figurés, mais en se servant du sens propre comme tremplin métaphorique. Dans l'exemple précédent, c'est le caractère abrupt du personnage dont parle Hadrien, mais le jeu de mots se fait au moyen du sens premier de *sécheresse* : « état de ce qui n'est pas humide ». C'est par la référence à l'antinomie des éléments que se comprend alors une phrase apparemment insignifiante comme celle-ci : « Lucius se plaignait de l'humidité de la barque » (437). Si Lucius se plaint, c'est parce qu'il est par essence une flamme, et c'est parce qu'il est une flamme, qu'il est celui qui brille. Tout est donc cohérent. Sous le discours de Marguerite Yourcenar se cache un retour au primordial, au sensoriel. La sensation tactile est fortement présente dans les *Mémoires d'Hadrien*, elle est un moyen d'accéder à une connaissance du monde. L'empereur ne dit-il pas dans *animula vagula blandula* qu'il avait « rêvé parfois d'élaborer un système de connaissance humaine basé sur l'érotique » (296) ?

Une lumière ternie ou l'envers du décor

Mais ce serait encore amoindrir le personnage de Lucius que de ne voir en lui que l'être de lumière, car, dans le vocabulaire qu'utilise l'auteur pour l'évoquer, l'image même de cette lumière est relativisée par certains mots qui viennent ternir son éclat. Revenons à une des premières occurrences relatives au jeune patricien. Lors de sa première apparition dans les *Mémoires*, Lucius apparaît comme un « albâtre d'un teint pâle et rose ». Dans cette expression dont les termes *teint* et *rose* ont déjà été analysés, il faut désormais s'attarder sur les mots *albâtre* et *pâle*. Dans *albâtre*, il faut entendre le mot latin *albus* qui signifie « blanc », avec pour synonyme *candidus*. Pourtant, il existe en latin une différence notoire entre les deux termes, puisque le premier désigne un blanc mat et le second un blanc brillant. Jamais Lucius n'est décrit comme « candide », contrairement à Antinoüs, l'autre favori d'Hadrien. Quant au terme *pâle*, il reprend un manque de coloration annoncé par l'albâtre. Étymologiquement, *pâle* est issu du latin *pallidus* avec le sens de « à la couleur jaune ou de couleur peu prononcée », car les adjectifs de couleur latins décrivent moins la teinte que l'intensité de l'éclat. Le mot indique une nuance de couleur de faible intensité, et signifie notamment « bleu pâle » et même « gris ». On comprend donc mieux pourquoi Lucius a un teint pâle dès son plus jeune âge. Mais au-delà de l'apparence physique, c'est l'éclat même de tout son être qui se voile. La flamme qui soutient le bel effronté est bien blafarde. Il faut en déduire que l'éclat du blond favori (remarquons qu'Antinoüs est brun) n'est pas absolu, il y a en lui toute une part d'ambiguïté, annoncée par la sémantique des couleurs, qu'il reste à définir.

C'est au sein même des expressions laudatives que l'on peut découvrir les limites de l'image lumineuse de Lucius. Les mots choisis par Marguerite Yourcenar pour évoquer ce dernier sont porteurs d'une ambiguïté sémantique qui ne rend le personnage que plus complexe, et notamment les mots qui sont répétés dans l'œuvre. Le terme de *charme* peut retenir l'attention, puisqu'il est présent dès la première apparition du personnage et qu'il l'est encore quand celui-ci assume ses fonctions de fils adoptif impérial. Aux extrémités de son existence, ou du moins de sa relation avec Hadrien, Lucius est un charmeur : à dix-huit ans il plaît pour son « effronterie charmante » (369) ; plus tard, après l'avoir nommé gouverneur de Pannonie, l'empereur dit de lui : « En province comme ailleurs, il réussissait à charmer » (492). Marguerite Yourcenar crée à partir de mots un personnage à la séduction indéniable, mais son vocabulaire est infiniment plus riche qu'il ne semble, et le personnage désigné plus complexe. L'analyse du sens de *charme* le révèle. Le mot est issu du latin *carmen* qui peut se définir ainsi : « formule rythmée, notamment magique ». Laissons de côté l'aspect musical pour nous intéresser exclusivement à la valeur magique que peut prendre la parole, le *carmen*. Les effronteries du jeune patricien devraient interloquer, elles ne font que séduire ; la « sécheresse un peu cassante » du gouverneur de Pannonie devrait blesser, elle séduit encore. Les paroles de Lucius n'ont pas l'effet néfaste que l'on pourrait craindre de la part de quelqu'un qui ose ne pas respecter les règles de la bienséance, elles charment tous les publics, indiscutablement. Mais s'il y a charme, il y a aussi tromperie. Si Lucius « charme », c'est qu'il cache, comme le fait la voix des sirènes, un récif où ses auditeurs viennent s'abîmer. Mais quel est ce récif ? Une zone d'ombre plane désormais sur le personnage. Mais une seule occurrence ne pouvant faire foi, attardons-nous sur un autre mot tout aussi révélateur.

De la même façon que *charme*, le mot *délice* se lit dès la première intervention de Lucius dans les *Mémoires* (« manies absurdes et délicieuses ») et quelques pages avant son décès quand Hadrien dit qu'il avait toujours répondu aux lettres de son favori « qui étaient délicieuses » (486). Ici encore l'analyse étymologique révèle l'ambiguïté du patricien. *Deliciae* est en latin un mot qui a pour premier sens « séduction, perversion », d'où le sens deuxième de « jouissances, agrément » et particulièrement d'« objet d'affection, amour ». Le mot vient du verbe *delicere* « attirer, amadouer », forme préfixée du verbe *lacere* issu de *lax* « appât, tromperie, ruse ». Lucius est un délice pour l'empereur dans tous les sens du terme, car s'il est un objet d'affection, le jeune homme l'est grâce à son pouvoir de séduction, lequel doit être considéré comme un art subtil de la

tromperie. Néanmoins, le patricien n'est jamais considéré comme un arriviste, et dire qu'il sait tromper n'est pas dire qu'il veut tromper son entourage. La première victime des charmes de Lucius, c'est Lucius lui-même. Marguerite Yourcenar montre qu'il est celui qui soufflera sur la faible flamme qui soutient sa propre existence : « Son système compliqué exigeait des maîtresses pour l'apparat et de faciles esclaves pour la volupté. Il se tuait de plaisir, mais comme un artiste se tue à réaliser un chef-d'œuvre » (487). Lucius ne peut pas vivre sans être éclatant, alors même que c'est son éclat qui le dévore. Le favori est donc condamné à mourir au moment où il accède à l'éblouissement absolu : devenu fils adoptif de l'empereur au su et au vu de tout l'Empire, « ce prince blond [qui] serait admirablement beau sous la pourpre » (487-488), se consume subitement, brûlé à sa propre lumière, et meurt comme on mouche une chandelle.

Lucius est à lui seul un paradoxe, un homme ambigu qui ne peut être saisi complètement que dans sa contradiction, d'où les caractérisations ambivalentes que l'on trouve souvent dans les *Mémoires* : « manies absurdes et délicieuses », « fol amour », « effronterie charmante » (369), « sa frivolité restait une forme de courage » (493). Quand Hadrien veut simplifier cette antinomie intérieure et obliger Lucius à devenir le pilier monolithique qui soutient l'empire, c'est-à-dire à ressembler à son père adoptif, l'énergie produite par la tension intérieure disparaît et le jeune homme avec elle. Lucius n'est rien d'autre qu'une tension entre deux contraires.

Un loup dans l'ombre

La tension qui définit le personnage est présente de façon discrète dès sa première apparition dans l'œuvre. Avant même de décrire Lucius comme un pâle et rose albâtre, Hadrien dit : « ce jeune faune dansant occupa six mois de ma vie » (369). Le terme de *faune* vient du latin *faunus*, issu du nom propre Faunus, divinité analogue au dieu Pan en Arcadie. Les Faunes, petits dieux rustiques et sylvestres étaient considérés comme bienveillants, mais la mort touchait ceux qui les apercevaient⁷. Antinoüs lui-même est victime de cette vue fatale, puisque la veille de son suicide le souper se déroule sur la barque et sous le regard de Lucius. Quant au dieu Faunus, on le fêtait pendant les *Lupercalia* en même temps que le culte de Lupercus, dieu-loup, avec lequel il en est venu à se confondre. Le rapprochement entre Lucius et la figure du loup s'explique par nombre d'images lycanthropes dans l'ensemble des *Mémoires*.

⁷ *Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-latine*, Nathan, 1992, p. 109.

Un loup dans le lexique

Dans l'analyse du nom *Lucius*, l'étymologie populaire n'a pas encore été évoquée, mais elle ne peut pas être écartée, car elle est le plus souvent à la source d'un riche symbolisme : elle fait remonter *Lucius* à la forme grecque *lukei`o~ /lykejos/*, dérivé de *luko~ /lykos/* « loup ». Marguerite Yourcenar a exploité l'étymologie populaire parallèlement à l'étymologie scientifique afin de ne pas réduire le personnage historique qu'elle recrée à une image simplifiée et caricaturale. En effet, le personnage apparemment solaire de *Lucius* est aussi lié à la nuit, à l'obscurité, aux forces telluriques par son nom de « loup ». Mais pour pouvoir comprendre comment *Lucius* incarne cette nouvelle valeur étymologique, il faut appréhender le patricien en opposition avec *Antinoüs*, l'autre favori de l'empereur, qui est par métaphore assimilé à un faon : « le jeune faon qui m'accompagnait » (424). Entre la grâce blonde et la beauté brune existe une tension constante et jamais déclarée : « Une hostilité sourde régnait comme toujours entre les deux jeunes hommes » (436). L'aversion entre les deux êtres peut s'expliquer grâce à l'interprétation symbolique des deux personnages comme animaux ennemis, loup et faon. Mais voyons d'abord pourquoi *Lucius* est symboliquement un loup. La veille du suicide d'*Antinoüs*, le jeune patricien salue son rival et l'empereur d'un « bonsoir mordant » (439). L'adjectif verbal *mordant*, au-delà du sens figuré qui est utilisé ici, doit être entendu dans son sens premier, qui est, comme on l'a déjà vu, la source du réseau métaphorique et symbolique chez Marguerite Yourcenar : *mordre* signifie « entamer avec les dents », geste qui n'est pas un acte de nutrition, c'est-à-dire nécessaire, mais bien plutôt un acte de violence. Dans de nombreuses traditions populaires, le loup est le symbole du dévoreur nocturne, mais qui demeure lié à la lumière, parce qu'il voit la nuit : le « mordant *Lucius* » devient alors un oxymore, une lumière sombre, un regard brillant dans l'obscurité dissimulatrice. Peu de temps avant la mort d'*Aelius Caesar*, l'image mythique réapparaît, diffuse, dans le discours d'Hadrien :

« Tout au fond de moi-même, j'en venais à craindre qu'il allât mieux ; si par hasard il traînait encore quelques années, je ne pouvais léguer l'empire à cette ombre. Sans jamais poser de questions, il semblait pénétrer ma pensée sur ce point ; ses yeux suivaient anxieusement mes moindres gestes » (494).

Dans cette citation, l'assimilation du patricien moribond à l'ombre, milieu mythique du loup, et l'évocation de son regard pénétrant

soutiennent l'interprétation animale du personnage⁸. Le brillant jeune homme n'a dès lors jamais été aussi près de l'Apollon *Lycien*, à la fois soleil et loup.

L'analyse mythique dit également que le symbolisme du loup dévorateur est celui de la gueule par laquelle doit passer celui qui veut être initié. Il faut être dévoré, puis rejeté, pour accéder au savoir de l'au-delà. Le passage par la gueule repose sur l'opposition jour-nuit, mort-vie. Le loup est alors l'animal qui conduit vers la mort et la connaissance de celle-ci. Ce symbolisme aide à comprendre les rapports qu'entretiennent les deux favoris de l'empereur Hadrien. La nuit précédant son suicide, Antinoüs est face au sourire *mordant* de Lucius : au cours cette dernière nuit en Égypte, le jovial patricien se fait loup psychopompe de son rival, image proche du dieu chacal Anubis, conducteur des âmes au royaume des morts. Enfin, l'image lycanthrope de Lucius est la dernière qu'il laisse de son vivant à Hadrien. En effet, pour ressembler à l'empereur, à son retour de Pannonie, le fils adoptif d'Hadrien porte la barbe. Il est alors lui-même aux portes de sa propre nuit éternelle, mais lui, nulle apparition psychopompe ne viendra le chercher pour le conduire au royaume des dieux éternels.

De l'ombre à l'inconnu : l'impossible connaissance de l'autre

Le « brillant » patricien est un être à l'éclat trouble, qui évolue dans une lumière de façade qui le dissimule plus qu'elle ne le montre. Le nimbe scintillant qui lui permet de se manifester à la cour est trop clinquant et brûle les yeux de l'observateur. Mais cette lumière n'est que l'enveloppe du monde obscur qui dissimule l'intériorité de Lucius. Qui peut voir ? Qui peut savoir qui est ce personnage perpétuellement en représentation ? Même le perspicace Hadrien ne parvient pas à lire à travers les masques de son amant, jeune homme à l'« image faite de mémoires superposées » (369). Gemme éblouissante aux reflets multiples, Lucius ne révèle que partiellement le tréfonds de son être. À l'approche de la mort du jeune homme, Hadrien ne peut faire que le constat de son ignorance sur son épisodique compagnon : « Une amertume m'envahissait, profonde comme la mer : il ne m'avait jamais aimé ; nos rapports étaient vite devenus ceux du fils dissipateur et du père facile » (493). Séparés par le temps, Lucius et Hadrien ne sont pas rapprochés par un sentiment amoureux. Lucius

⁸ D'autres assimilations animales sont repérables dans les *Mémoires*, notamment celle du beau-frère de l'empereur, Servianus, dont le prénom est *Ursus* : « le vieil Ursus » (p. 489). Sachant que le vieux conspirateur aigri vit retiré chez lui, on comprend que Marguerite Yourcenar a voulu réactiver l'image populaire du « vieil ours » retiré dans sa tanière.

demeure un tiers toujours inaccessible, qu'aucun rapprochement ne rend approchable ; il est l'incarnation de la troisième personne du singulier, un *il* absolu et exclusif, à l'opposé d'Antinoüs qui devient à la fin des *Mémoires* l'interlocuteur direct, le *tu* avec lequel la fusion peut être rêvée :

Petite figure boudeuse et volontaire, ton sacrifice n'aura pas enrichi ma vie, mais ma mort. Son approche rétablit entre nous une sorte d'étroite complicité : les vivants qui m'entourent, les serviteurs dévoués, parfois importuns, ne sauront jamais à quel point le monde ne nous intéresse plus. (510-511)

Rien de tel pour Lucius ; il est cet autre distinct et féroce, qui ne se laisse pas approcher et qu'il n'est possible de voir qu'au cœur de son aura aveuglante, de son « luxe », mot qui fait tant penser à son paronyme latin *lux*, « la lumière ». Et ce luxe constamment entretenu est la vitre qui isole le patricien exubérant du reste des hommes : « on reprochait à Lucius son luxe d'ailleurs excessif » (434-435). La séparation, Lucius l'entretient comme un moyen de sauvegarder son intégrité, son indépendance, si bien qu'une simple couverture peut être, de façon symbolique, une frontière qui indique aux autres quel est l'espace à ne pas profaner : « Lucius, assis près de moi, relevait du bout de ses doigts minces les couvertures de coton brodé » (438). Dans cet exemple, alors que la proximité des corps aurait certainement dû créer une intimité entre les deux hommes, Lucius marque la distance en interposant un objet luxueux qui instaure à nouveau une aura fastueuse autour de lui en même temps qu'un écran qui empêche la communication. Ainsi, le jeune patricien entretient son propre décor, sa propre pièce, où il est le seul acteur. Le monde d'apparence dont il se pare le protège, mais refuse également à la perspicacité d'Hadrien toute intrusion. Du monde de l'ombre, Lucius est ainsi passé au monde de l'inconnu. Hadrien comprend que découvrir la face cachée de cet être ambigu ne suffit pas à percer son secret, c'est au contraire échouer une seconde fois, puisque jamais Lucius ne se donne à connaître autrement que dans son mystère.

Un être éclipse

Que reste-t-il maintenant du Lucius-flamme qui nous était tout d'abord apparu ? Un nouveau visage, plus énigmatique encore, l'image d'un feu irréel et paradoxal, d'une flamme de glace. Marguerite Yourcenar utilise l'image de la glace dans deux occurrences rapprochées qui, par leur proximité, semblent vouloir imposer une ultime figure du personnage avant que sa mort ne le fasse disparaître des *Mémoires* : « une politesse glacée » (486-487) et « un mot

froidement frivole » (487). La froideur que dégage Lucius est peut-être l'image la plus exacte de son rapport aux autres. Au cœur de son faste clinquant, Marguerite Yourcenar le présente comme une manifestation astrale double, nocturne et glaciale, c'est-à-dire comme une éclipse.

Aucun astre du ciel n'est à la fois sombre et lumineux. Pourtant, il arrive exceptionnellement à la lune de réussir cette prouesse. D'ailleurs le mot même de *lune* ou *luna* en latin appartient à la famille étymologique de *Lucius*. La *luna* est « la lumineuse » au sein de l'obscurité nocturne. Lucius, loup aux yeux brillants dans la nuit, peut de façon métaphorique accéder au statut paradoxal de l'astre à l'obscur clarté. Éblouissant de culture et de luxe, il porte son nimbe autour d'un cœur dont les profondeurs insondables le rendent obscur comme une nouvelle lune. Il ne manquait plus que le froid environnant pour que toutes les conditions soient réunies pour faire de lui une métaphore de l'éclipse. Cependant, les deux occurrences relatives à la froideur ne suffiraient pas à établir sur l'ensemble de l'œuvre une telle interprétation, si l'on ne s'attardait à faire le relevé des apparitions du jeune patricien dans la vie d'Hadrien : Lucius ne fait que passer sans jamais demeurer. L'empereur en fait état dès la première évocation du personnage :

J'ai si souvent perdu de vue, puis retrouvé Lucius au cours des années qui suivirent, que je risque de garder de lui une image faite de mémoires superposées qui ne correspond en somme à aucune phase de sa rapide existence. (369)

En effet, sur le plan narratologique, Lucius est un personnage épisodique. Rapidement, Hadrien se met à parler d'un autre sujet ou d'une autre personne. Citons une phrase dans laquelle il est aisé de comprendre que parmi les personnages évoqués, ce n'est pas Lucius, mais bien encore Antinoüs qui garde la primauté :

Je reconnaissais l'austère énergie de Marcius Turbo, serviteur fidèle ; la dignité grondeuse de Servianus, dont les critiques, chuchotées à voix de plus en plus basse, ne m'atteignaient plus ; l'élégance royale de Lucius Céonius ; et, un peu à l'écart, dans cette claire pénombre qui sied aux apparitions divines, le visage rêveur du jeune Grec en qui j'avais incarné ma fortune. (417)

Le regard de l'empereur passe d'un membre de ses proches à un autre, remarque l'allure princière de Lucius, sa seule apparence, dans un syntagme nominal bien court, et s'attarde finalement avec tendresse sur le visage d'Antinoüs.

Lucius dans Mémoires d'Hadrien

Dans l'économie générale des *Mémoires*, la présence sporadique de Lucius se répartit sur les deux derniers tiers de l'œuvre de façon relativement régulière avec un unique développement lorsque Hadrien adopte le jeune patricien et le voit rapidement s'éteindre rongé par la maladie. Lucius se manifeste dans l'œuvre au gré des souvenirs de l'empereur : comme l'éclipse, il ne suscite l'intérêt qu'à l'instant où il apparaît. Mais la mémoire d'Hadrien, comme son regard, ne fait que glisser sur le jeune homme. Pris dans le flot du temps remémoré, celui-ci ne s'ancre pas dans le discours impérial ; en cela il s'oppose encore au jeune Antinoüs qui est le foyer principal du réseau métaphorique qui structure les *Mémoires*. Quant à Lucius, il est victime de cette exclusivité au même titre que les autres personnages de la vie d'Hadrien : celui que l'on a découvert métaphoriquement « être éclipse » est lui-même éclipsé par le seul dieu de l'empereur, Antinoüs. Né pour la lumière de la cour, le blond patricien se brûle au feu même de l'empereur ; cœur sombre mais d'allure brillante, c'est dans l'ombre écrasante d'Hadrien qu'il se meurt. La fréquentation de l'empereur et la confrontation avec Antinoüs sont les causes de l'éclipse de Lucius, qui, en être lunaire, brille quand il est seul dans la nuit, mais ne résiste pas à la comparaison en pleine lumière. Lucius est finalement condamné à la nuit obscure et éternelle : la mort et l'oubli de l'Histoire.

Lucius et le temps

Obligé de quitter la lumière de son éclat princier pour se mettre dans l'ombre de la pourpre impériale qui lui est tout d'abord promise, Lucius suit un parcours symbolique de la lumière vers l'ombre. Pris alors entre le jour et la nuit, le patricien est la proie du crépuscule, de ce temps trop court et à la fois trop long, où rien ne peut échapper au pouvoir dévastateur du temps. Porteur à la fois du sème de la lumière et de celui de la nuit, Lucius est pétri dans la glaise même de son paradoxe onomastique. À la fois solaire et lunaire, ancré dans le jour et dans la nuit, l'ambigu patricien ne peut se défaire du conflit interne qui le fonde. Toujours évoqué de façon rapide, toujours éclipsé au profit d'Antinoüs, Lucius oscille perpétuellement entre l'obscurité du silence et la lumière du discours d'Hadrien. Il est la victime du temps, de son mouvement perpétuel qui le conduit de la lumière à l'ombre et de l'ombre à la lumière, inlassablement. Mais puisque personne ne peut être une chose et son contraire, seule la mort lui permettra de réaliser une telle synthèse. Ainsi, la fin des *Mémoires* dit comment Lucius parvient à échapper au temps dévorant, mais le dit de façon tragique. Le patricien n'a pas d'autre issue que la mort pour se défaire

du temps irréversible. Constamment en quête de la lumière que lui offre avec abondance l'éclatante cour impériale, Lucius est en même temps entraîné par le versant sombre de son être qui lui demande des efforts forcenés pour ne pas y succomber. « Il se tuait de plaisir, mais comme un artiste se tue à réaliser un chef-d'œuvre » (487) dit Hadrien. Au même titre qu'Antinoüs, Lucius semble bien avoir sacrifié sa vie pour l'empereur et accepté d'entrer dans l'ombre éternelle de la mort afin d'échapper à la spirale dévorante du temps. Mais, contrairement à son rival, Lucius ne peut espérer accéder au statut divin que confère l'empereur à son préféré : pour Lucius aucun culte n'est créé pour glorifier sa mémoire, et Hadrien de conclure par cette formule acérée : « ce pauvre Lucius n'était pas dieu » (495)⁹.

Le rôle de Lucius s'inscrit donc dans la linéarité des *Mémoires*. Précédant Antinoüs dans l'œuvre, il prépare sa venue et occupe la place inconfortable de l'amant-ami de longue date, celui que le temps meurtrit et que l'habitude épargne. Quand Antinoüs paraît, seule la place dorée du grand amour, le trône du dieu adoré est vacante. Et le jeune Bithynien a le dévouement idéal pour accepter ce rôle trop lourd à porter, qui l'écrase en peu d'années. Ainsi, l'opposition fondamentale entre les deux amants de l'empereur est leur rapport respectif au temps : Lucius est aux prises avec le temps linéaire qui conduit de la naissance à la mort oubliuse et Antinoüs divinisé revit dans l'atemporalité mythique. Parce qu'ils ont ce rapport différent au temps, Lucius et Antinoüs voient leurs statuts de personnage diverger. Lucius s'inscrit dans la longévité aux côtés d'Hadrien et dans la linéarité narrative, puisqu'il est présent à partir de la troisième partie des *Mémoires*. En revanche, Antinoüs, vivant, est uniquement présent dans « *Sæculum aureum* ». Il n'appartient pas à une temporalité linéaire et donc narrative, mais à une atemporalité mythique, celle d'un dieu. Cette différence entre les deux jeunes hommes fait que Lucius appartient à la temporalité romanesque, alors qu'Antinoüs s'ancre dans l'atemporalité poétique. Marguerite Yourcenar elle-même dit de l'« âge d'or » avec Antinoüs qu'il est une « séquence lyrique dans la prose [...] de soixante-deux ans d'une vie d'empereur et d'homme »¹⁰.

S'attarder sur Lucius, en étudier le nom et sa symbolique, nous a amené à évoquer le personnage d'Antinoüs. Comment faire l'impasse sur celui qui fonde la structure et génère le principe métaphorique de

⁹ Marguerite Yourcenar s'écarte ici des sources historiques, car Lucius a reçu des funérailles dignes d'un empereur. Voir R. POIGNAULT, *op. cit.*, p. 716-717.

¹⁰ ROSBO Patrick (de), *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1980.

l'œuvre ? Mais donner la faveur exclusive de sa lecture à Antinoüs reviendrait à réduire le sens de l'œuvre, qui ne peut se comprendre que dans le jeu des tensions entre les personnages, et à manquer l'opposition générique qui fait la grandeur du texte. En effet, l'ultime tension des *Mémoires* est celle du discours romanesque et du discours poétique. L'écriture autobiographique ouvre les voies de la narration et du lyrisme, et le *je* qui s'énonce est un carrefour générique où la linéarité et la circularité des temps chrétien et païen se rencontrent. Le choix d'écrire la vie d'un homme ayant vécu au début de notre ère est une manière d'écrire le changement ontologique du rapport au temps en occident : en reniant les mythes pour une vision eschatologique du monde, le christianisme a donné un sens, une direction au temps et a rompu la proximité qui existait entre les hommes et les dieux. Hadrien est empreint de cette vision tragique de son existence tout orientée vers la mort et son possible néant. L'élaboration du culte d'Antinoüs n'est qu'une échappatoire, à laquelle Hadrien ne croit qu'à demi, pour retrouver le temps mythique païen et échapper à la fuite du temps. Mais, pour Marguerite Yourcenar, l'empereur appartient déjà au temps chrétien qui dit la finitude de toute chose. Parallèlement à son personnage qui écrit sa propre finitude dans des mémoires fictifs, Marguerite Yourcenar écrit la finitude de l'écriture. Lucius est l'incarnation du temps de l'écriture – et de la lecture – qui se sait limité et voué à s'achever, tout comme Antinoüs représente le rêve de l'inachèvement. De même qu'Hadrien nous rappelle que les dieux eux-mêmes ne survivent que quelques siècles, Marguerite Yourcenar nous fait comprendre que refermer un livre, c'est rendre la parole au silence éloquent de la méditation.